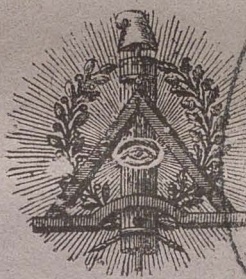


18.

Cote 595

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

CANGE

OU

LE COMMISSIONNAIRE DE LAZARE.

Fait Historique en un acte et en prose,

OFFERT A LA CONVENTION NATIONALE.

*Représenté pour la première fois sur
le Théâtre de la RÉPUBLIQUE, le
9 Brumaire.*

Prix 1 liv. 5 sols.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A PARIS,

Chez la Citoyenne T O U B O N, Libraire sous
les Galeries du Théâtre de la République, à côté du
Passage vitré.

De l'Imprimerie CÉLÈRE, Rue Gallande N°. 63.

ACTEURS.

CANGE. Commissionnaire, Cit. *Michot.*

DURAND. Cn. incarcéré à Lazare. *Larochelle.*

Ce. DURAND. sa femme. Ce. *Giverne.*

ROSE.

Ce. *Vanhove.*

ÉMILE.

Enfans du Cn. Ce. *Joly.*

VICTOR.

Durand.

VERSEUIL. Représentant du Peuple. Cit. *Hitier.*

PICARD. au Service de Verseuil. *Boucher.*

La Scène est, à Paris, chez le Ce. Durand.

Je soussigné déclare avoir cédé à la Citoyenne Toubon le droit d'imprimer et de vendre Cange ou le Commissionnaire de Lazare, me réservant mes droits d'Auteur sur les représentations dans les Départemens conformément au décret des représentans du peuple sur les auteurs Dramatiques.

Signé, G A M A S.



CANGE

OU

LE COMMISSIONNAIRE DE LAZARE.

SCENE PREMIERE.

ROSE, EMILE.

ROSE,

BON jour mon frère.

EMILE.

Bon jour ma sœur ; ma mère est sortie bien matin ;
sais-tu pourquoi ?

ROSE.

Faut-il le demander ? C'est pour chercher les
moyens de pourvoir à notre subsistance. Nous som-
mes bien à plaindre ? il ne nous reste absolument
rien.

EMILE.

Absolument rien ? (*à part.*) Comme elle sera
surprise ! mais ne le lui disons pas d'abord. (*haut*)
Heureusement que mon jeune frère dort encore en

ce moment ; moins fort que nous , il aurait plus de peine à supporter la faim.

R O S E.

Je voudrais cependant qu'il s'éveillât avant son retour ; je lui donnerais une partie de mon souper, dont je me suis privée pour lui. C'est un faible soulagement , mais cela suffirait peut-être pour lui épargner des plaintes qui déchireraient le cœur de notre pauvre mère.

E M I L E.

Ma chère Rose , que je t'embrasse ! elle est si bonne notre mère.

R O S E.

Et elle a tant de chagrins que nous devrions bien éviter de lui en causer par notre faute. Tiens , par exemple , mon bon ami , tu ne t'es pas bien conduit hier.

E M I L E , (gaiement)

Allons courage , ne me ménage pas ; je suis curieux de voir si tu sais gronder comme il faut.

R O S E.

Te gronder ! je n'en ai le droit ni la volonté mais je peux me permettre quelques légers reproches qui ne doivent pas t'offenser dans la bouche de ta sœur , de ton amie.

E M I L E.

Ils ne m'offenseraient pas , quand je les aurais mérités.

R O S E.

Quand tu les aurais mérités ! comptes tu donc pour rien, l'inquiétude, la douleur de ma mère ? Et quelle mère encore ! non contente de nous avoir donné la vie, de nous avoir nourris, soignés dans notre enfance ; elle a toujours soulagé mon père dans les travaux pénibles de notre éducation. C'est elle qui forme notre cœur par son exemple, et notre esprit par ses leçons. Réfléchis nu instant sur ta conduite, mon cher Emile, tu négliges tes devoirs, on ne te voit pas d'une partie de la journée, tu la passe à jouer sans doute. Ah mon ami, comment peut-on goûter quelque plaisir quand une mère est dans les larmes, quand un père gémit dans les fers. Tu pleures, j'ai retrouvé mon frère ; car je t'avoue que ton étourderie m'avait moins affectée que l'air presque triomphant, avec lequel tu avais écouté les reproches de ma mère.

E M I L E, (*riant et pleurant.*)

J'étais donc bien coupable à tes yeux ?

R O S E.

Je ne puis en disconvenir.

E M I L E, (*lui montrant un billet de cinquante sols.*)

Tiens, voilà mon excuse !

R O S E.

Explique toi.

Soit , mais j'exige le secret. Écoute , au lieu de m'amuser à jouer comme tu penses ; j'ai employé mon tems utilement. Comment me suis-je dit à moi-même , j'ai quinze ans , tant d'enfans de mon âge gagnent déjà leur vie , et moi je suis à charge à mes parens ! N'ai-je pas comme eux des bras , de l'intelligence , et de plus , une mère à soulager ? Mais comment m'y prendre ? le ciel que m'inspire ce dessein me fournira les moyens de l'exécuter , partons. Je sortis et j'allai dans un quartier éloigné , me placer parmi de jeunes commissionnaires ; à peine y étais-je , qu'un citoyen me donna de l'occupation ; charmé de mon zèle et de mon exactitude , il me remit ce billet ; et de plus , il me promit de m'employer tous les jours. Rose , ma chère Rose , ma mère sera moins malheureuse , moins malheureuse et par moi ; conçois-tu mon bonheur !

R O S E.

pourquoi ne pas l'informer de ton projet ?

É M I L E.

Oh que non , je n'ai garde. Elle n'aurait qu'à me défendre de continuer , je n'oserais aller contre sa défense. Bah ! bah ! je serai peut-être grondé quelque fois , mais il est doux de l'être pour un semblable motif. Prends ce billet , et sur-tout ne dis mot. C'est un bien bon citoyen que celui de qui je l'ai reçu. Il a causé quelque tems avec moi ; comme il parle bien ! je n'oublierai jamais sa conversation.

Il s'est informé si j'avais des parents, je ne lui ai point caché nos malheurs, mais je l'ai bien assuré que nous ne devions pas en rougir, que mon père était innocent. Console-toi, mon petit ami, m'a-t-il dit, ils sont passés ces jours de deuil et de terreur où le patriotisme était un titre de proscription. Le système de l'oppression est anéanti; les chefs de cet odieux parti ne souillent plus le sol de la liberté. A ces mots, je n'ai pas été maître de moi, j'ai pris une de ses mains, je l'ai baisée avec transport, mais lui, m'a embrassé, en me disant, continue mon enfant, tu seras un digne républicain. Puis il m'a demandé mon nom; j'ai balbutié, j'ai rongé, je l'ai prié de me dispenser de le lui dire; bien, bien, mon enfant, s'est-il écrié, car je n'en doute pas... C'est sans doute pour soulager ta mère.... accepte encor cela... Non citoyen, quand on sait en gagner par son travail, il est honteux de recevoir ce qu'on ne doit qu'à la pitié.... Mon ami, je t'admire. je respecte ton secret, mais je sais les moyens... Alors on est venu nous interrompre, il n'a pu que m'embrasser de nouveau, en me disant, reviens demain, et crois que la vertu reçoit tôt ou tard sa récompense.

R O S E.

Sais-tu bien que ton récit m'a fait pleurer, et qu'il me donne beaucoup d'espérance? Ce citoyen veut le bien, peut-être est-il en état de le faire, s'il pouvait nous rendre notre père... Mon ami, tu as eu tort

de lui cacher ton nom. Un peu de mauvaise honte
t'a retenu ; mais aujourd'hui....

EMILE.

Je le lui dirai ; l'heure approche , et si je pouvais
pendant l'absence de ma mère....

ROSE.

Tu as raison : ce serait un chagrin de moins pour
elle. Sur-tout mon ami, dépêche toi.

EMILE.

Oui , oui , j'y suis le premier intéressé , car elle ne
m'embrasse pas , quand elle est fâchée contre moi ;
hier par exemple , et nu baiser de sa mère , cela fait
tant de bien. Adieu ma sœur. *(il sort.)*

SCENE II.

ROSE.

BON jeune homme , je suis fière d'être ta sœur,
Autrefois j'avois pour toi de la tendresse , de l'ami-
tié ; maintenant c'est quelque chose de plus , c'est
de l'estime , de la vénération. O vous dont le cœur
est fermé aux plus douces impulsions de la nature ,
fils ingrats , vous qui craindriez de diminuer les
jouissances que vous procure votre or ; si vous sou-
lagiez des parens dans l'infortune ! que ne pouvez-
vous lire dans mon ame , dans celle de mon frère ?
vous verriez alors si le bonheur qui coûte des re-
mords vaut celui que l'on doit à la piété filiale.

SCENE III.

ROSE, CANGE.

ROSE.

CITOYEN , qui demandez-vous ?

CANGE.

La Citoyenne Durand.

ROSE.

C'est ici , mais elle est sortie.

CANGE.

Tant pis , j'avois à lui parler de la part de son mari.

ROSE , avec transport.

De mon père ! voilà trois jours qu'elle n'a eu de ses nouvelles. Comme elle sera charmée d'en recevoir : Citoyen , voulez-vous m'attendre un instant , je cours la chercher. C'est peut-être abuser de votre complaisance , mais vous ne me refuserez pas , votre physionomie ne peut être trompeuse et elle promet un bon cœur.

CANGE , ému.

Allez mon enfant , oui j'attendrai , j'attendrai.

ROSE.

Vous me rendrez encore un service. Mon jeune frère dort dans ce cabinet , s'il venoit à s'éveiller ! ...

CANGE.

Oui , oui , je connais cela , reposez-vous sur moi ,

ROSE (*s'en va , puis revient sur ses pas.*)

Il se porte bien , mon père.

CANGE.

A merveille.

ROSE.

Je reviens à l'instant.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

CANGE.

CES braves Citoyens sont malheureux , très-malheureux , cela se devine : je ne vois rien ici qui n'annonce la misère. Un pareil tableau me serre toujours le cœur. Pourquoi tant de gens qui ne savent que faire de leurs richesses ? le voient-ils de sang froid ? Après tout , tant pis pour eux. S'ils n'ont jamais goûté le plaisir qu'on éprouve à soulager son frère , à lui procurer quelques instans de bonheur , ils se sont privés par leur faute d'une jouissance bien douce , oh oui , bien douce ! Pourquoi ne suis - je pas assez riche ? Je gage que cette honnête famille vivoit du travail de ce cher homme , et que sa détention cette idée me fait mal. . . . Le Citoyen Durand m'a dit de demander à sa femme quelque léger soulagement ; mais à ce que je vois , elle n'est guères en état de le lui procurer , elle en auroit plutôt besoin pour elle-même et ma demande ne ferait que la rendre plus malheureuse. . . . Si

j'en étais bien sûr ! . . . mes moyens sont bornés . . . j'ai de la charge , . . . n'importe ! . . . justement depuis quelques jours , j'ai plus gagné que de coutume , et j'ai même amassé . . . on vient usons d'adresse. Je vais tout savoir.

SCÈNE V.

EMILE, CANGE.

EMILE.

MA mère n'est point encore rentrée , tant mieux.
(*il regarde de tous côtés*) (*à Cange.*) Je vous salue,
Citoyen.

CANGE.

Vous cherchez sans doute une jeune personne.

EMILE.

Oui, Citoyen, c'est ma sœur.

CANGE, (*à part.*)

Sa sœur ! bon , le hasard me sert. Tâchons de savoir la vérité. (*haut*) elle est sortie.

EMILE.

Savez-vous où elle est ?

CANGE.

Elle est allé chercher votre mère à qui je viens donner des nouvelles d'une personne qui doit vous être bien chère.

EMILE (*vivement.*)

De mon père ? oh ! parlez , je vous écoute. Il
a dû bien souffrir , ce bon papa.

CANGE.

Une prison n'est pas un séjour fort agréable ,
comme vous pouvez le croire ; mais le cher homme
supporterait encore ça assez bien , s'il avait l'esprit
tranquille , s'il était rassuré sur votre sort. Ce qui
l'affecte le plus , voyez-vous , ce n'est pas la perte
de sa liberté , c'est le chagrin de ne pas voir sa pe-
tite famille ; c'est la crainte qu'il ne vous manque
quelque chose : Il ne me l'a pas dit , mais je m'en
suis bien aperçu ; votre existence dépendait de son
travail , car je l'ai surpris plusieurs fois à s'écrier :
que deviendra ma femme ? que deviendront mes pau-
vres enfans ?

EMILE.

Je le reconnais là : notre situation l'occupe plus
que la sienne ; s'il nous croyait heureux , il serait
moins à plaindre.

CANGE.

Cela est bien naturel.

EMILE.

Eh bien ! dites-lui que nous le sommes ; faites-lui
de notre position un tableau. . .

CANGE.

Bien faux , n'est-ce-pas ?

E M I L E ,

D'accord. Mais la vérité serait si cruelle ! A quoi bon le tourmenter par le récit de notre misère , puisqu'il est hors d'état de la soulager ?

C A N G E .

Je ne m'étais donc pas trompé ?

E M I L E .

Hélas non , Citoyen ! Un emploi peu lucratif qu'il remplissait avec probité , lui servoit à faire vivre sa femme et ses trois enfans. Lorsqu'il fut arrêté , un de ses Chefs certain de son innocence et voulant lui conserver son emploi , ne proposa pour le remplir , tant qu'il serait en prison : mais cet acte de pitié lui valut une réprimande sévère. Ainsi ses bonnes intentions furent sans effet. Mon père avec sa liberté perdit sa place , et nous tous nos moyens d'existence.

C A N G E , (avec intérêt.)

Pauvres enfans !

E M I L E .

Rassurez-vous , il nous restait une mère.

C A N G E .

Où , mais un époux en prison , une famille dans le besoin , de faibles secours à leur donner , et quelque fois peut-être pas du tout ; comment a-t-elle pu résister à tout cela ?

E M I L E .

Eh ! ne savez-vous pas ce que peut une mère ,

quand il s'agit du sort de ses enfans ? La nôtre travaille avec ma sœur tant que la journée dure et quelquefois même bien avant dans la nuit , afin de pourvoir à nos besoins les plus pressans ; mais ce n'est qu'avec bien de la peine qu'elle y parvient. Si l'ouvrage leur manquait un seul jour , nous serions sans ressources. Voilà Citoyen , voilà le tableau fidèle de notre situation. Mais , par exemple , c'est qu'il ne faut pas lui dire ; il doit sans doute avoir besoin d'argent , mais n'en demandez point à ma mère , il lui serait impossible de vous en donner. Attendez , je puis disposer de cette somme , je l'ai bien gagnée ; remettez-la lui de la part de ma mère.
(*Il lui présente un billet.*)

CANGE , à part.

Mon parti est pris , j'ai que cent francs , ils les auront.

EMILE.

Tenez donc.

CANGE.

Gardez votre argent : je ne voulais que vous éprouver. Votre père est moins à plaindre que vous ne croyez ; il a trouvé des amis dans la prison et même il m'a chargé de remettre à votre mère (*il feint de chercher.*) Etourdi que je suis ! n'ai-je pas oublié ce qu'il m'a remis ! je cours le chercher. Dites - lui que je vais revenir , mais rien de plus , je vous en prie.

SCÈNE VI.

É M I L E.

IL est encore des bons cœurs puisqu'on trouve des amis dans l'infortune. En vérité tout le monde semble s'intéresser à notre sort. Il n'est pas jusqu'à ce brave citoyen, ce bon Commissionnaire qui vient de me quitter qui n'y paraisse sensible. Avec quel intérêt il écoutait le récit de nos malheurs ! j'ai vu des larmes dans ses yeux ; il a sans doute une belle âme. Mais ce n'est pas tout : j'ai de grandes nouvelles à donner à ma chère Rose. Qu'il me tarde de la voir de retour. Je l'entends.

SCÈNE VII.

É M I L E, ROSE, C^e. DURAND.C^e. DURAND

Où donc est le Commissionnaire, Sans doute il s'est lassé de m'attendre ?

É M I L E.

Oh non ma mère, mais c'est qu'il avait oublié quelque chose. Enfin il te contera tout cela lui-même il va revenir : (*essuyant les yeux de sa mère,*) ne pleure donc pas, cela te fait du mal, et nous afflige.

C^e. DURAND.

Puis-je envisager d'un œil sec le sort qui vous attend ? jamais je n'ai mieux senti qu'en ce jour com-

bien la perte de votre père serait difficile à réparer pour vous. S'il tarde à m'être rendu, j'aurai beau lutter contre l'infortune, mes efforts seront vains; elle ne tardera pas à vous atteindre.

R O S E.

Grace à l'avarice de ceux qui nous emploient.

C^e. D U R A N D.

Les barbares ! ils ont la bassesse de calculer jusqu'à quel point ils peuvent impunément abuser de notre misère. Leurs yeux avides interrogent nos regards, ils y lisent avec joie l'étendue de nos besoins et ne manquent jamais de s'en prévaloir pour diminuer le plus possible le prix de nos sueurs.

É M I L E.

Heureusement il est des cœurs moins insensibles.
(*a part.*) Oh si j'osais parler, mais non j'ai promis de me taire.

R O S E.

que veux tu dire ?

É M I L E.

Rien ; le Commissionnaire va revenir, tenez le
voici.

SCENE VIII.

ÉMILE, C^e. DURAND, ROSE, CANGE.

C A N G E *s'essuyant le front.*

C I T O Y E N N E, vous vous êtes peut-être impa-

tientée , j'ai pourtant couru de toute ma force ;

C^e. D U R A N D *à part.*

Il est tout en nage , et je n'ai rien à lui offrir !

C A N C E.

C'était ma faute aussi !... Où diable avais-je la tête d'oublier précisément le plus important de ma commission. Tenez voilà ce que votre mari m'a chargé de vous apporter.

C^e. D U R A N D *avec étonnement.*

Cinquante francs ! quelle main bienfaisante a pris pitié de sa misère et de la notre ?

C A N C E.

Un de ses amis qui se trouve dans la même prison lui a remis une somme , je ne sais pas au juste combien , mais je présume que c'est le double de celle que je vous apporte.

C^e. D U R A N D.

Vous le croyez ? Non je connais mon époux ; il est homme à se priver de tout pour procurer à sa famille une existence plus heureuse. Partageons cet argent. Reprenez en la moitié ; l'autre me suffira et je serai plus tranquille sur le sort de mon mari.

C A N C E.

Non citoyenne je n'en ferai rien. Gardez cette somme toute entière et croyez que votre époux ne manquera de rien. Son ami ne l'abandonnera pas , je vous en réponds.

C^e. D U R A N D.

Vous le connaissez donc ?

C A N G E.

Eh mais un peu.

C^e. D U R A N D.

Croyez vous qu'il soit riche ?

C A N G E.

Du moins assez pour ne pas laisser échapper l'occasion de faire une bonne action.

C^e. D U R A N D.

Eh bien portez lui le tribut de notre reconnaissance : peignez lui les transports d'une famille infortunée qu'il a sauvée du désespoir ; oui citoyen du désespoir. J'en étais réduite à ne plus savoir comment procurer à mes enfants l'aliment le plus nécessaire. Nous allions manquer de pain. Il faut qu'il connaisse toute l'étendue de notre misère, pour sentir la grandeur de son bienfait. Ne lui cachez rien.

C A N G E.

Oh je vous réponds qu'il saura tout. Allez allez il ne perdra rien de ce que je vois. (*à part.*) comme cela m'attendrit !

R O S E.

J'ai le cœur si gros que je ne puis exprimer ce que je sens ; mais Rose n'est point ingrate ; après ses parents, elle n'a rien de plus cher au monde que le bienfaiteur de son père. Dites le lui bien je vous en prie.

EMILE.

C A N G E.

Où où je n'y manquerai pas (*à part*) comme je suis ému !

É M I L E. *prenant la main de Cange et la posant contre son cœur.*

Sentez vous comme mon cœur bat ? c'est la reconnaissance qui l'agite ainsi. Assurez le qu'Émile est son ami à la vie, à la mort. (*lui sautant au col,*) embrassez le pour moi.

C A N G E (*à part.*)

Je n'y tiens plus, sortons ; je finirais par me trahir. (*haut*) adieu citoyenne.

C^e. D U R A N D.

Vous nous quittez déjà.

C A N G E.

Votre époux attend de vos nouvelles, il faut que je me hâte de lui en donner.

C^e. D U R A N D.

Dans votre récit songez à ménager sa sensibilité ; dites lui que grâce à notre bienfaiteur nous sommes aussi contents qu'on peut l'être loin de ce qu'on a de plus cher au monde ; mais que nous espérons le revoir bientôt, qu'on nous flatte de cette espérance.

C A N G E.

Je ferai pour le mieux, (*à part.*) Je n'ai rempli que la moitié de ma tâche, allons encore faire un heureux, c'est pour lors que mon argent sera bien placé. (*Il va pour sortir.*)

B.

C^e. D U R A N D *le rappelant.*

Citoyen tout service mérite récompense et...

C A N G E.

Citoyenne je suis payé d'avance (*à part montrant son cœur*) oh oui bien payé, ma récompense est là.

Il sort.

S C E N E I X.

EMILE , ROSE , C^e. D U R A N D.

E M I L E.

EH bien maman ! que t'avais-je dit ? tu le vois , tous les hommes ne sont pas méchants.

C^e. D U R A N D.

Non , mon fils. Enfin , mes chers enfans , me voilà tranquille sur votre sort ; je ne craindrai plus que la faim vous assiège à votre réveil ; mais , ma chère Rose , ce bienfait ne nous dispense pas de la nécessité de travailler.

R O S E.

Au contraire , je veux redoubler de courage et d'activité ; Mais toi prends un peu de repos ; songe que ton existence nous est nécessaire et ménage-toi pour tes enfans.

C^e. D U R A N D.

Ma fille , le travail me faisait moins de mal que l'inquiétude ; me voilà rassurée , je le supporterai

plus facilement. Maintenant répète-moi ce que t'a dit le Citoyen Fierval ; j'avais la tête si fort préoccupée du désir de savoir des nouvelles de mon époux , j'étais si distraite , que j'écoutais sans entendre ce dont tu me parlais.

R O S E.

Le C. Fierval a déjà fait des démarches pour obtenir la liberté de notre pere et il m'a promis d'en faire encore de nouvelles.

Ce. D U R A N D.

Puissent-elles n'être point infructueuses !

E M I L E.

Je crains qu'elles ne le soient. A parler franchement , je n'aime pas trop ce Citoyen là. Il promet beaucoup , mais il y a loin de sa promesse à l'effet ; et je doute que nous contractions jamais envers lui de grandes obligations.

Ce. D U R A N D.

Emile , on se repent quelquefois d'avoir jugé les gens avec trop de précipitation. Quand il ne réussirait pas , nous devons lui savoir gré de la peine qu'il veut prendre.

E M I L E.

Où , mais la prend-t'il en effet ? veut-il réellement nous obliger ? plus je l'examine et moins je crois à sa sincérité. Il parle avec tant d'apprêt , il y a si peu de franchise dans toutes ses manières : tiens , un qui me semble un non dans sa bouche.

B 2.

Ce. DURAND.

Arrêtez : un être de ce caractère serait le plus méprisable de tous les hommes. Souvenez-vous bien de ceci : l'on est excusable de mal placer son estime ; on ne l'est jamais de la retirer légèrement à qui que ce soit.

SCENE X.

EMILE , Ce. DURAND , ROSE , PICARD.

PICARD.

JE ne crois pas me tromper ; c'est ici la demeure de la Ce. Durand ?

Ce. DURAND.

Oui Citoyen, et c'est moi-même, que désirez-vous ?

PICARD.

Savoir si vous êtes l'épouse du Cen. Emile Victor Durand , ci-devant Avocat.

Ce. DURAND.

C'est du moins le nom que porte mon mari.

PICARD.

N'a-t-il pas fait ses études à Paris , au Collège de la Marche ?

Ce. DURAND.

Effectivement , mais pourquoi toutes ces questions ?

P I C A R D.

Ne craignez rien : avant de vous dire le sujet qui m'amène, daignez encore me satisfaire sur un point ; le père de votre époux n'était-il pas dans l'opulence ?

C^e. D U R A N D.

Oui , mais la perte d'un procès le priva de tous ses biens.

P I C A R D.

S'il est ainsi , suivez-moi. Le Cⁿ. Versenil un de nos dignes Représentans a vu ce nom sur la liste des détenus ; il a soupçonné que ce pouvoit être celui de son ancien camarade d'étude ; je ne puis vous en dire davantage. Venez et croyez que vos maux touchent à leur fin. (*La Citoyenne Durand embrasse Rose, lui donne quelques ordres et lui remet de l'argent.*) Mais que vois-je ?... eh oui c'est lui même.

E M I L E (*bas à Picard.*)

Ne me trahissez pas , ma mère ne sait rien.

C^e. D U R A N D , (*embrasse Emile.*)

Mes enfans , ce jour commence sous d'heureux auspices. Je vous quitte avec des espérances flatteuses ; puissent-elles se réaliser.

E M I L E.

Reviens vite , nous avons tant de raisons pour désirer ton retour !

B 3.

SCENE XI.

EMILE , ROSE.

ROSE.

Si j'en crois l'apparence , ce Citoyen là ne l'était pas inconnu.

EMILE.

Non sûrement : je l'ai vu chez celui dont je t'ai parlé je brûlais de me trouver seul avec toi pour te raconter notre entrevue de ce matin.

ROSE.

J'écoute.

EMILE, (*avec lenteur , à dessein de piquer sa curiosité.*)

Elle est bien intéressante , et tu seras charmée d'en savoir les détails.

ROSE.

Au fait je t'en conjure.

EMILE, (*avec malice.*)

Là , là , pas tant de vivacité. Modère-toi. C'est une terrible chose que la curiosité , sur - tout pour les femmes.

ROSE.

Mon cher Emile , sais-tu bien que tu prends quelquefois plaisir à m'impatienter ?

EMILE.

Et je réussis assez passablement.

ROSE.

Cela ne fait pas l'éloge de ton caractère.

EMILE.

Encore moins du tien.

ROSE.

Cela prouve que tu es tracassier.

EMILE.

Cela prouve que tu es trop vive.

ROSE.

Finis , on je me fâcherai.

EMILE.

Point d'humeur , ou tu ne sauras rien

ROSE. (*d'un ton piqué.*)

Ce que vous faites là n'est pas joli , Si j'avais une bonne nouvelle à vous apprendre , je ne vous la ferais pas acheter si cruellement.

EMILE,

Tu me parles par vous , ceci devient sérieux. Ta te fâches , ne vois-tu pas que je plaisante ?

ROSE.

C'est bien mal prendre son tems , au reste , n'en parlons plus , je ne veux rien savoir. (*Elle feint de se retirer.*)

B 4.

EMILE.

Tu le prends sur un singulier ton ! Oh je ne suis pas femme moi ! rien ne pourrait m'obliger à te dire (*Rose écoute avec finesse.*) que le Citoyen Versenil m'a comblé d'amitiés , qu'il m'a fait répéter mon nom plusieurs fois , qu'il semblait toujours l'entendre avec un nouveau plaisir , et qu'enfin il m'a congédié en me disant que j'aurais de ses nouvelles.

ROSE (*riant.*)

A merveille , j'admire ta discrétion. Tu n'es pas femme toi !

EMILE.

Je n'ai rien dit ce me semble.

ROSE.

Non : mais j'ai tout entendu , si tu veux , je vais te le répéter mot pour mot.

EMILE.

Cela n'est pas nécessaire. De quel moyen t'es-tu donc servi pour m'arracher mon secret ?

ROSE.

Pour t'arracher ton secret , dis-tu ? je n'ai pas eu besoin de violence ; il a coulé de source. Mais tiens , faisons la paix ; et le vrai moyen , c'est de te procurer l'occasion de m'obliger.

EMILE.

Tu me prends par mon foible. Que faut-il faire ?

ROSE, (*lui donnant un panier.*)

Vas changer ce billet, et fais les provisions dont nous avons besoin. Il faut que j'attende le citoyen Fierval.

EMILE.

J'y vole. (*Il sort.*)

SCENE XII.

ROSE.

LE citoyen Fierval a sans doute de bonnes intentions, je me reproche de n'avoir pas en lui toute la confiance qu'il mérite: cela est plus fort que moi. Il ne me dit que des choses flatteuses, et sa conversation m'embarrasse, sa présence me gêne: ma mère m'a pourtant recommandé de le ménager; aussi je fais tout ce que je peux pour qu'il ne s'aperçoive pas de ma contrainte.

SCENE XIII.

ROSE, EMILE.

ROSE.

QUOI déjà de retour?

EMILE (*hors d'haleine.*)

Mon père est libre.

R O S E. (*avec enthousiasme.*)

Il est libre !

E M I L E.

Je viens de l'embrasser. Il me suit avec son libérateur ; j'ai couru de toutes mes forces pour t'annoncer cette heureuse nouvelle ; mais tiens le voici.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, C^{en}. DURAND,
C^{enne}. DURAND, VERSEUIL, PICARD.

D U R A N D (*après avoir embrassé ses enfans.*)

MES chers enfans, avec quelle joie je vous serre entre mes bras ! j'ai bien craint de ne pas vous revoir. Quelques jours plus tard... Mais ne pensons plus à cela. Je suis au sein de ma famille, les oppresseurs ont porté la peine de leurs crimes, tous mes maux sont oubliés.

C^e. D U R A N D.

Quoi mon ami se pourrait-il !...

V E R S E U I L.

Où citoyenne ton époux était au nombre des proscrits. Il avait des talens et des vertus, c'était un double titre pour faire ombrage à nos tyrans.

D U R A N D.

Ce portrait est bien flatté, et j'ai peine à m'y re-

connaître moi-même. Je possède un cœur pur ; une ame honnête , cela se doit ; je chéris la Liberté avec enthousiasme , elle est l'idole de tout bon Français ; ma pensée n'est point vénale , les fripons seuls en font un trafic. Tiens toutes ces rares qualités ne méritent pas plus ton éloge que le cachot qu'elles m'ont valu. (*Retournant à ses enfants ,*) et vous mes petits amis allons qu'on m'embrasse encore ; en auriez vous perdu l'habitude ? il y a bien long-tems que je suis privé de vos caresses , je veux réparer le tems perdu. Emile je suis content de toi , je sais tout. Tu es un bon fils. (*Rose va chercher Victor.*)

E M I L E (*en rougissant.*)

On m'a trahi.

D U R A N D.

Allons lève les yeux , ne fais point l'enfant. On ne doit rougir que de mal faire. (*Il l'embrasse ainsi que Victor*)

V E R S E U I L.

Ce tableau m'enchanté.

Cc. D U R A N D.

Je suis fâchée que Fierval n'en soit pas témoin.

V E R S E U I L.

Fierval !

Cc. D U R A N D.

Oui c'est notre ami.

V E R S E U I L.

Lui ton ami ! apprends à le connaître. Au lieu de

te servir, son hypocrisie voulut arrêter la main bien-
faisante qui faisait tomber les fers de ton époux. Qu'il
tremble. Tot ou tard il recevra le prix de sa m-
chanceté. La surveillance Nationale est fixée sur tous les
êtres immoraux de son espèce. Un masque hypocrite
lui sauve encore une partie de sa honte; mais on
saura bientôt le faire tomber, alors son caractère
paraîtra dans toute sa difformité. Je ne le vone pas
au remords, je le méprise trop pour l'en croire sus-
ceptible; mais je voudrais qu'il pût contempler un
instant votre bonheur, l'aspect du triomphe de la
vertu est le plus grand supplice de ses pareils.

D U R A N D.

Ce que tu me dis là me confond, mais écartons
ces tristes images pour ne nous occuper que d'objets
plus agréables: que ce jour soit tout entier consacré
à la reconnoissance, (à sa femme) fais venir ta
bonne voisine, je veux la présenter à mon ami. Par-
donne si dans les premiers transports de ma joie,
je l'ai mise en oubli pour ne m'occuper que de ma
famille.

C. D U R A N D.

Je ne te comprends pas.

D U R A N D.

Cette voisine qui t'a prêté les cinquante francs
que tu m'as fait passer.

C. D U R A N D.

Je sens le reproche et j'avoue que je l'ai mérité.

J'aurais dû te parler de ce brave compagnon d'infortune, de cet ami sensible qui t'a mis à portée de nous envoyer cette somme.

D U R A N D.

Tu plaisantes, je ne t'ai rien envoyé. C'est toi-même qui m'as fait remettre cet argent par Cange notre Commissionnaire, et tu lui as dit qu'une bonne voisine te l'avait prêté.

Ce. D U R A N D.

Non je te le proteste; aucune voisine n'est venue à mon secours; mais cesse ce badinage et conviens qu'un ami dans ta prison . . .

D U R A N D.

Je n'ai point trouvé d'ami dans la prison.

V E R S E U I L.

Qu'entends-je? une main bienfaisante vous soulage tous deux à la fois, et elle s'enveloppe des ombres du mystère. Mes amis, quelque soit votre bienfaiteur, il faut le découvrir pour l'honneur de l'humanité. Picard va chercher le Commissionnaire,

D U R A N D à Picard.

Ce n'est qu'à deux pas d'ici, à la porte de la prison. Tu l'y trouveras infailliblement; il y était lors de ma sortie, et même il m'a serré la main. Il se nomme Cange, ne l'oublie pas. (*Picard sort.*)

SCENE XV.

DURAND, C^c. DURAND, VERSEUIL,
EMILE, ROSE, VICTOR.

VERSEUIL.

MON cher durand un inconnu fut généreux envers
toi, moi je vais être juste.

DURAND.

Que veux-tu dire ?

VERSEUIL.

C'est peu de t'avoir rendu ta liberté, je me suis
occupé des moyens de te faire chérir l'existence et
ton ami. Une place de chef était vacante dans un de
nos bureaux, je l'ai sollicitée pour toi, parce que je
t'en ai trouvé digne et j'ai eu le bonheur de l'obtenir.
Dès demain tu peux entrer en exercice.

DURAND.

Mes enfans, mon amie, que nous lui devons de
reconnaissance.

VERSEUIL.

De l'amitié cela vaut mieux. Au reste ne crois pas
que notre ancienne liaison m'ait rendu partial en ta
faveur, ce n'est qu'après avoir pris les informations les
plus sévères sur ton civisme et tes talens, que je t'ai
proposé. La voix publique qui ne trompe jamais,
est d'accord sur ton compte. Par-tout je n'ai recueilli

que des éloges. Durand m'a t-on dit est un homme instruit, laborieux, un bon époux, un tendre père un excellent patriote; en un mot toutes mes recherches ne m'ont fourni que des motifs de l'estimer davantage. Pardonne cette défiance de ma part; je pouvais disposer envers mon ami de ma fortune, de ma vie même; mais je ne devais pas lui confier au hazard un poste important à la République.

SCENE XVI. ET DERNIERE.
LES PRÉCEDENTS, CANGE, PICARD.

P I C A R D.

JE vous l'amène, j'ai eu bien de la peine à le déterminer à me suivre, mais enfin le voici.

C A N G E.

Que me voulez-vous?

D U R A N D.

Cange dis-nous, d'où venoit l'argent, que tu nous as remis?

C A N G E.

Voyons, qu'est ce que cela vous fait?

D U R A N D,

Cela nous fait beaucoup, mon ami; ne nous laissez pas ignorer le nom de notre bienfaiteur.

C A N G E.

Il m'a recommandé le silence, il veut être inconnu; je dois garder son secret.

C e. D U R A N D.

Ne le dérobe pas à notre reconnaissance.

E M I L E, R O S E.

Dis-nous son nom ?

C A N G E.

Je ne peux pas.

D U R A N D.

Nous le saurons.

(*Cange veut s'échapper, Emile le retient
par l'habit.)*

E M I L E.

Je ne te quitte pas d'abord, c'est un point décidé.

C A N G E.

Quel est votre dessein ? de lui rendre cet argent,
de vous acquitter avec lui.

D U R A N D.

Quand je le lui rendrais et mille fois au delà, je
ne me croirais jamais quitte. Ne me prive pas du
plaisir de le voir, de le presser contre mon cœur.

C A N G E.

Tenez voici mon dernier mot. Je ne vous perdrai
point de vue, je viendrai vous voir fraternellement
de tems en tems. Si jamais vous êtes plus heureux
si je vous vois assez riche pour me... pour le rem-
bourser, sans vous gêner s'entend ; alors je parle-
rai, jusques-là je me tais impitoyablement.

DURAND.

D U R A N D.

Je puis compter sur ta promesse ?

C A N G E (*lui frappant dans la main.*)

Ma parole vaut le jeu à moi.

D U R A N D (*avec joie.*)

Eh bien ! songe à la remplir à l'instant même.

C A N G E (*surpris.*)

Comment ?

D U R A N D (*montrant Verseuil.*)

Grace à cet ami , je me vois pourvu d'une place
avantageuse.

V E R S E U I L.

Je te réponds que c'est la vérité.

C A N G E.

Il y a de la tricherie dans votre fait.

D U R A N D.

J'ai ta parole.

R O S E.

Ta parole vaut le jeu.

E M I L E.

Et nous te sommons de la tenir.

V E R S E U I L.

Oui fais nous connaître cet homme généreux.

C A N G E.

Généreux ! Généreux ! dites sensible voilà tout.

Que trouvez-vous là de si surprenant , moi je n'y vois rien que de fort naturel. Tenez je suis un pauvre diable , j'ai une femme et six petits marmots.

VERSEUIL.

Six enfans à ton âge !

CANGE (avec bonhomie.)

Oh je dis , ils ne sont pas tous à moi ; mais j'ai un beau frère qui se bat aux frontières contre les ennemis de la République. Sa femme , ma pauvre sœur vient de mourir , en laissant trois enfans en bas âge , et je me suis chargé de ces malheureux innocens.

DURAND.

Ne cherchons pas plus loin notre bienfaiteur ; je le reconnais à ce trait , le voilà , mon cœur le devine.

CANGE.

Voilà bien des raisons , eh bien oui , c'est moi. Je vous voyais dans le malheur , je vous ai soulagées j'ai fait ce que je devais , n'étiez-vous pas mes frères ?

Ce. DURAND.

Embrassez une famille qui ne perdra jamais souvenir de ce bienfait. (Cange embrasse les enfans de Durand.)

VERSEUIL.

Homme estimable , il est aussi difficile de récompenser tant de vertus que de régaler ! on ne peut que l'admirer.

DURAND.

Je voudrais envain reconnaître ton bienfait , viens

au moins habiter avec moi , ne faisons plus qu'une même famille , daigne m'estimer assez pour m'associer à tes vertus.

E M I L E.

Oh oui , viens avec nous , tes enfans seront nos frères.

C A N G E.

Non , tenez cela nous gênerait l'un et l'autre. Je serais moins à mon aise. J'aime à vivre à ma fantaisie , laissez-moi libre ; restons chacun chez nous , je serai l'ami de la maison. Je viendrai vous surprendre de tems en tems , souvent même ; oui souvent , mon cœur me le dit : les bonnes gens aiment à se rapprocher. Je mangerai votre soupe , je caresserai votre petite famille , et j'espère ne vous quitter jamais qu'avec le besoin de vous revoir bientôt.

D U R A N D.

Mon ami je ne te parle pas de te rendre ton argent ; tout ce que j'ai est à toi , tu peux en disposer moi je prétends toujours conserver ce billet.

V E R S E U I L.

Oui , mon cher Durand , qu'il reste dans ta famille comme un monument sacré , qu'il devienne l'héritage de tes enfans , et que tes derniers neveux en le contemplant et en prononçant le nom de ce brave homme , apprennent encore à pratiquer la bienfaisance.

F I N.

CATALOGUE

Des pieces de théâtre qui se trouvent chez le même

Libraire.

| | |
|--|------------|
| L' Apothéose de Beaurepaire | 1 l. 5 s. |
| Le Château du Diable | 1 l. 5 s. |
| La Bizarrie de la Fortune | 1 l. 10 s. |
| Le Cousin de tout le Monde | 1 l. 5 s. |
| Les Brigands de la Vendée | 1 l. 5 s. |
| Arlequin Friand | 1 l. 5 s. |
| La Moitié du Chemin | 1 l. 10 s. |
| A bas la Calotte | 1 l. 5 s. |
| Le Rival inattendu | 1 l. 5 s. |
| Michel Cervantès | 1 l. 10 s. |
| D'Almanzy | 1 l. 10 s. |
| Tout pour la Liberté | 1 l. 10 s. |
| Cadet Roussel | 1 l. 10 s. |
| La Prise de Toulon | 1 l. 5 s. |
| Les Emigrés aux Terres Australes | 1 l. 5 s. |
| La Ruse villageoise | 1 l. 5 s. |
| Pauline et Henry | 1 l. 10 s. |
| L'Ami du Peuple | 1 l. |
| Andros et Almona | 1 l. 10 s. |
| Le Renouvellement du Bail | 1 l. 5 s. |
| La fausse Denonciation | 1 l. 10 s. |
| Arlequin Imprimeur | 1 l. 10 s. |
| Les Salpêtriers républicains | 1 l. 10 s. |
| Le Sourde, ou l'Auberge pleine | 1 l. 10 s. |
| Les Montagnards | 1 l. 10 s. |
| Mantius Torquatus | 1 l. 10 s. |
| La Bienfaisance de Voltaire | 1 l. 5 s. |
| Voltaire triomphant | 1 l. |
| Voltaire à Remilly | 1 l. 5 s. |
| Le Chevalier de Faublas | 1 l. 5 s. |
| L'Anti-Patriote | 1 l. 10 s. |
| Le Retour du Pere Gérard | 1 l. 5 s. |
| Le Départ des Volontaires | 1 l. 5 s. |
| Le Cri de la Nature | 15 s. |
| Le Petit Orphée | 1 l. 10 s. |

| | |
|---|------------|
| Rome Sauvée | 1 l. 10 s. |
| Le Faucon | 1 l. 10 s. |
| Le Canonnier convalescent | 1 l. 10 s. |
| La bonne Aubaine | 1 l. 10 s. |
| La Matrone d'Ephese | 1 l. 10 s. |
| Colombine Mannequin | 1 l. 10 s. |
| Rose et Aurele | 1 l. 5 s. |
| Toute la Grèce | 1 l. 5 s. |
| Allons, ça va | 1 l. 5 s. |
| Les vrais Sans-culottes | 1 l. 5 s. |
| Paul et Virginie | 1 l. 10 s. |
| Claudine | 1 l. 5 s. |
| L'Intérieur d'un ménage républicain | 1 l. 5 s. |
| L'Epoux républicain | 1 l. 10 s. |
| Le Desespoir de Jocrisse | 1 l. 10 s. |
| Les Amours de Moutmartre | 1 l. 5 s. |
| La Résolution inutile | 1 l. 5 s. |
| La seconde Décade | 1 l. 5 s. |
| La Gageure inutile | 1 l. 5 s. |
| Brutus | 1 l. 5 s. |
| Mahomet | 1 l. 10 s. |
| L'Histoire universelle | 1 l. 5 s. |
| La Discipline républicaine | 1 l. 5 s. |
| Le Jugement dernier des Rois | 1 l. 5 s. |
| Alexis et Rosette | 1 l. 5 s. |
| Le Sourd et l'Aveugle | 1 l. 5 s. |
| Le Conteur ou les deux Postes | 1 l. 10 s. |
| Catherine ou la belle Fermière | 1 l. 10 s. |
| Marius à Minturnes | 1 l. 10 s. |
| Caïus Gracchus | 1 l. 10 s. |
| Epicharis et Néron | 1 l. 10 s. |
| Gilles toujours Gilles | 1 l. 10 s. |
| L'Ecole de Village | 1 l. 5 s. |
| Camille ou le Souterrain | 1 l. 5 s. |
| Clémentine et Desormes | 1 l. 10 s. |

